
LA

QUESTION RELIGIEUSE

DANS

LES PAYS CATHOLIQUES.

I

M. Eugène Sue a adressé naguère au journal *le National*, à propos de la question religieuse, une lettre qui mérite d'attirer l'attention, tant par le nom de celui qui la signe, que par l'importance du sujet qu'elle traite. Il y signale la croisade entreprise dans le monde entier par le parti catholique contre les droits légitimes de la raison et contre la liberté des peuples. Suivant M. Eugène Sue, cette croisade offre un danger grave pour l'humanité; ce n'est pas que celle-ci puisse être détournée pour toujours de l'avenir qui lui est réservé; mais sa marche peut être entravée, et la partie catholique de l'Europe, condamnée à passer par les plus rudes épreuves.

La cause de ce danger réside en ceci : Que la réaction catholique s'empare de plus en plus de l'enseignement, et que le catholicisme, affaiblissant la raison par ses doctrines, rend l'homme incapable de vivre libre.

« Imbu, pénétré de ces doctrines, l'enfant devient adolescent, devient homme... et d'ordinaire, il ne pratique point ses devoirs religieux, souvent même il pose en esprit fort, rit des miracles et des saints, du diable et de ses cornes, s'adonne à ses plaisirs, à ses passions... Mais, ne vous y trompez pas, cet homme garde à jamais l'empreinte catholique...

» Oui, reçue dès l'enfance, cette empreinte devient indélébile, fatale... et désormais l'homme apporte dans le cours de sa vie de citoyen, dans ses rapports avec l'autorité régnante, l'habitude de la soumission sans examen et le besoin d'être commandé.

» Voyez aussi combien le despotisme s'implante et s'enracine facilement dans les États catholiques.

» Voyez combien ces peuples ont peu le sentiment normal de la liberté, la conscience de leurs droits, de leur dignité.

» Oh! sans doute, lorsque le joug leur paraît trop humiliant ou trop cruel, la nature se révolte chez ces peuples, et ce joug, ils le brisent dans un accès d'héroïsme admirable... mais bientôt, effrayés des libertés dont ils n'ont pas le rudiment, l'habitude, ils souffrent qu'on les leur ravisse, le besoin d'obéir reprend le dessus... et parfois ils subissent un joug plus odieux que celui qu'ils ont brisé... »

M. Eugène Sue attribue le succès actuel de la réaction catholique à trois causes principales. D'abord à l'alliance que les partisans de la liberté contractent parfois avec l'Église dans d'excellentes intentions, mais avec une naïveté dont ils sont toujours les dupes.

Ensuite au défaut d'accord qui existe dans la conduite des adversaires des dogmes catholiques, entre leurs croyances et leurs actions. Ces dogmes, ils les attaquent sans relâche dans leurs paroles, et pourtant ils s'y soumettent sans protestation dans toutes les grandes circonstances de leur vie.

En troisième lieu, à la guerre inintelligente déclarée au protestantisme par les hommes de liberté modérée et par *grand nombre de radicaux et de libres penseurs*. Le protestantisme, dit-il, est du moins pur de ces trois lèpres : la papauté, la confession et le célibat des prêtres. La réforme religieuse a préparé la réforme politique. Les nations libres aujourd'hui sont les nations protestantes. Le protestantisme cultive, développe *la raison*, au lieu de l'étouffer, comme fait le catholicisme. Basé sur le libre examen, il donne naissance à une multitude de sectes, parmi lesquelles il en est une qui peut servir de pont pour passer au rationalisme pur.

M. Eugène Sue examine, en terminant sa lettre, quels sont les moyens pratiques pour triompher de la réaction cléricale. Voici ceux qu'il indique :

« La séparation complète pour les enfants de l'instruction morale et de l'instruction religieuse ;

» Que nul citoyen ne soit autorisé par l'État à ouvrir une maison d'éducation, s'il n'appartient à l'université laïque;

» Une association rationaliste prêchant publiquement l'exemple par des actes conformes à ses paroles; et, si celle-là ne peut se constituer encore, une association pour la propagation de l'unitarisme;

» Si le protestantisme en général et l'unitarisme en particulier, redevenu ce qu'il était à son berceau, une *religion d'opposition*, en un mot de *protestants*, de gens qui protestent, s'augmentait de tous les citoyens qui, nominalement catholiques, mais complètement étrangers aux pratiques de cette foi, naissent, vivent, meurent dans la parfaite insouciance, indifférence ou contempion de ces dogmes, l'Église de Rome perdrait les trois quarts de ses fidèles, et serait frappée d'un coup irremédiable, mortel peut-être... »

Telles sont les craintes, tel le plan de campagne, telles les espérances de victoire de l'auteur du *Juif Errant*. Il soumet ses idées à la discussion des hommes de liberté de tous les pays. Déjà M. Edgar Quinet a répondu à cet appel dans une lettre pleine des plus nobles aspirations, mais assombrie par une sorte de découragement que je ne crois pas justifié par les faits. Examinons à notre tour les idées de M. Eugène Sue.

Le danger qu'il signale est grand. Le parti catholique craint pour ses doctrines la lumière et la liberté de la civilisation moderne. Il veut par tous les moyens ramener le régime du moyen âge, l'âge d'or de sa domination. Pour cette lutte impie, il trouve au fond de la plupart des hommes des alliés tout prêts : ce sont la paresse de l'esprit, la faiblesse du cœur, l'empire des sens.

A la paresse de l'esprit, l'Église catholique dit : Ne te fatigue pas à chercher la vérité à travers les doutes et les angoisses de la raison faillible. Cette vérité, la voici résumée en quelques mots : Tu peux y croire sans hésitation, car elle porte la marque visible de sa divine origine, et moi qui te l'enseigne, je suis infallible.

A la faiblesse du cœur, elle dit : Ne crains rien; si tu viens à tomber, le remède est facile. Humilie-toi devant le prêtre; il a le pouvoir d'effacer tous tes péchés; obtiens son pardon, et tu paraîtras devant Dieu, pur comme au jour où l'eau baptismale te lava de toute souillure.

Aux sens, elle dit : La vérité, dans sa nudité austère, n'est pas

faite pour la foule. Il lui faut le mystère et le symbole. Je m'emparerai de l'âme humaine par le charme magique de l'art, par l'entraînement de l'harmonie, par l'imposante majesté des costumes, des cérémonies, des chants, par le goût inné du fétichisme. Je serai le spectacle et la fête de ceux qui n'en connaissent point d'autres.

La puissance naturelle du dogme catholique, ainsi triplement enraciné, est encore accrue de la force incalculable qu'obtient le prêtre par suite de sa domination à peu près exclusive dans le domaine de l'enseignement.

Comment l'homme moderne va-t-il résister au génie des ténèbres qui l'envahit et le circonviert de toutes parts ? Examinons les moyens que M. Eugène Sue propose :

1° Sécularisation de l'enseignement.

M. Eugène Sue a raison d'insister sur ce point. Il est de la plus haute importance que l'État ne fasse enseigner dans ses écoles que les sciences, la morale, en un mot, l'ordre des vérités basées sur la raison. C'est là son domaine propre ; s'il en sort, il se crée d'inextricables difficultés : il soulève des conflits qu'il ne peut faire cesser qu'en sacrifiant sa dignité et son indépendance. L'enseignement des mystères révélés appartient aux ministres des différents cultes. Que l'État en abandonne le soin aux parents, il n'a rien à y voir. La séparation de l'Église et de l'État ne sera qu'un vain mot, tant qu'elle ne sera pas accomplie dans l'enseignement public. C'est là que la confusion des deux ordres est le plus funeste, parce que c'est là qu'elle a les conséquences les plus étendues.

Mais comme il s'agit ici de l'instruction *publique*, cette réforme ne pourra y être introduite que par une loi. Ceux donc qui ne sont pas au pouvoir ne peuvent que l'appeler de leurs vœux et la préparer par leurs écrits.

2° Exclusion de l'enseignement de quiconque n'appartient pas à l'université laïque.

Quand la liberté est de droit commun, qui la repousse est présumé avoir tort. On accuse les catholiques d'être intolérants, et les hommes de liberté, — comme parle M. Eugène Sue, — mentant à leur nom, réclameraient l'intolérance ! Nous aurions pour nous la vérité, et nous craindrions de combattre nos adversaires à armes égales ! Que dans le passé l'exclusion ait répondu à l'exclusion, telles

étaient alors les conditions de la lutte; mais que de nos jours, quand le droit, égal pour tous, se lève à l'horizon, nous allions nous mettre à l'abri derrière le monopole usé d'une université exclusive et d'un diplôme laïque, ah! ce serait montrer trop de faiblesse et mériter notre défaite. Et d'ailleurs, ce monopole, aux mains de qui serait-il aujourd'hui? aux mains de qui serait-il demain? Aux mains de vos ennemis, qui se serviraient de l'arme fatale que vous auriez forgée pour prolonger votre servitude.

Non; dans le domaine des idées, n'en appelons pas à la force. Qu'il soit permis à chacun de dire, d'écrire, d'enseigner ce qu'il croit. Laissons l'intolérance à ceux qui pensent en avoir besoin pour défendre leur cause.

3° *Association rationaliste prêchant d'exemple.*

Qu'est-ce que M. Eugène Sue entend par ces mots? Sans doute une association de rationalistes conformant leurs actes à leurs croyances. Mais qu'est-ce qu'un rationaliste, suivant lui? Nulle part il ne le dit très-nettement; mais en réunissant divers passages de sa lettre, on arrive à conclure qu'un rationaliste est un homme qui croit que « toute religion est un mal, » qui ne veut « d'aucun symbole, d'aucune formule, d'aucun rit religieux, » et qui est « invinciblement convaincu qu'un jour, et par suite d'évolutions successives vers la vérité, les classes actuellement déshéritées en viendront aussi à trouver dans leur raison, dans le sentiment naturel du juste et de l'injuste, du bien et du mal, les principes suffisant à l'accomplissement des devoirs de l'homme de bien. »

Tel est un rationaliste, et, pour prêcher d'exemple, il suffirait qu'il s'abstînt de toute cérémonie religieuse, principalement du mariage devant l'Église pour lui-même et du baptême pour ses enfants.

Je vois suffisamment, d'après cela, ce que je ne dois pas faire et ce que je ne dois pas croire; mais je comprends moins dans quel but il faudrait s'associer.

On s'associe d'ordinaire pour travailler, pour spéculer, pour prier, pour faire du bien en commun. Mais à quoi bon s'associer pour s'abstenir de certains actes auxquels personne ne vous oblige? Comment une association pourrait-elle se fonder et subsister sans une organisation, sans réunions, sans doctrines fixes, sans une action commune à exercer, en un mot, sans aucun des éléments qui devraient lui servir de base?

L'irrationnel, tel que l'entend M. Eugène Sue, ne doit point chercher un appui hors de lui-même, dans une association impossible. Condamné à l'isolement, c'est au fond de son cœur qu'il doit trouver la force de se soustraire à ces pratiques que sa raison condamne, mais que le respect humain impose. Pourquoi donc ne le fait-il pas ?

C'est que cette force lui manque. Et pourquoi lui manque-t-elle ? Parce qu'il n'a pas de foi.

M. Eugène Sue semble ne vouloir d'aucune religion. « Nous, dit-il, libre penseur, pénétré des périls inhérents à toute religion, » et plus loin : « Cette nécessité d'un symbole, d'un culte religieux, étant aux yeux de la Raison une aberration profonde, etc., etc. »

L'auteur, en écrivant ces lignes, a-t-il bien exprimé le fond de sa pensée ? Est-il matérialiste à la façon d'Holbach et d'Helvétius ? Qu'il le dise sans détour.

Le mot religion est employé d'ordinaire dans un sens assez vague. Il signifie tantôt une doctrine sur Dieu, l'homme et leurs rapports; tantôt un sentiment, l'aspiration de l'homme vers la vérité absolue, vers la perfection suprême, vers la source de tout bien, de toute justice, de tout ordre; tantôt un ensemble de pratiques, de cérémonies destinées à symboliser la doctrine et à ranimer le sentiment; souvent aussi il enveloppe ces trois significations à la fois. Qu'est-ce donc que M. Eugène Sue a voulu proscrire ? Est-ce la doctrine, le sentiment, ou le symbole, ou bien tous les trois ensemble ? Dans ce dernier cas, il nie Dieu. C'est une manière de penser qui n'est pas nouvelle, mais qui perd tout mérite dès qu'elle est dissimulée. L'athéisme franchement exposé, défendu avec conviction, peut être utile en réveillant les âmes poussées à le combattre. Rien de plus funeste que l'athée prêchant la religion.

A l'enfant comme au peuple, il faut parler clairement. Voici donc alors ce qu'il faudrait leur dire : A quoi bon une religion ? La religion a Dieu pour objet, et Dieu n'existe pas. Dieu, c'est un mot vide de sens, inventé par la terreur, imposé à la crédulité, exploité par le fanatisme, gonflé par les rêveries des songe-creux de tous les temps ; Dieu, c'est le mirage embellé de la personnalité humaine. Homme, ce que tu adorais, c'est toi-même ; c'est devant ta propre image que tu t'agenouillais. Debout ! Relève ton front trop longtemps incliné sous le joug des tyrans et des prêtres. La spiri-

tualité, l'immortalité de l'âme! vaines chimères dont on a bercé l'enfance des peuples et le sommeil de la Raison. « Le culte filial de la patrie, l'amour de la liberté, l'horreur du despotisme, le respect des lois, la connaissance des droits et des devoirs du citoyen, » tel est le *catéchisme civique*; ce qui va au delà est idolâtrie et superstition.

Mais le *rationalisme pur*, comme l'entend M. Eugène Sue, c'est-à-dire l'athéisme; la morale sans racines dans la croyance à Dieu et à l'immortalité de l'âme; le sentiment naturel du bien et du mal, sans aucune pratique pour réveiller en nous la conscience de notre imperfection et le besoin de nous élever vers l'Idée éternelle du bon et du juste; en un mot, la nature humaine ainsi livrée, dans son irremédiable isolement, à ses instincts terrestres, suffirait-elle pour conduire notre espèce à l'accomplissement de ses hautes destinées? Telle est la question qui se pose devant nous.

Arrêtons-nous-y un instant.

Une formidable épreuve se prépare pour l'humanité. De toutes parts la croyance à la révélation s'écroule. Jusqu'à ce jour, quand on demandait : où est la vérité? on pouvait répondre : elle est ici, dans ce livre écrit sous l'inspiration de Celui qui ne peut ni tromper, ni se tromper. Et l'homme ouvrait les lois de Manou, le Zend-Avesta, la Bible, le Coran ou l'Évangile, et pour sa foi religieuse, il trouvait une base ferme, inébranlable, positive, visible. Point de doutes, car ceci est la parole de Dieu : *Hic est veritas*.

Cet appui solide, qui donnait aux générations d'autrefois la force, parce qu'elle leur donnait la conviction, est miné sans relâche. La science, non au service de la haine ou de l'incrédulité, mais la science froide, impartiale, abat chaque jour quelque partie de cette grande ruine du passé. Écoutez : en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, en Hollande, en Belgique, en France, aux quatre coins de l'horizon, n'entendez-vous pas le bruit sourd de quelque chose qui tombe? C'est la chute du grand temple de la foi antique, dont les débris encombrant au loin le sol. La vérité n'y réside plus, dit-on. Elle n'y a jamais résidé; ce n'était que son reflet. Désormais, qui veut la saisir doit la chercher dans sa raison, écho affaibli de la Raison éternelle. L'autorité si commode d'un texte ou d'un homme infallible nous échappe sans retour. Nous voilà seuls en face de l'Infini.

Nous sommes au bord d'une époque pleine de mystère. La mer

sans bornes est là, devant nos yeux, avec ses tempêtes, ses écueils, ses abîmes, avec son immensité surtout. Un courant irrésistible y entraîne notre esquif. Quelle étoile guidera sa course, quelle force le poussera vers le port, et le port où est-il? Dieu puissant! n'y a-t-il devant nous que doute, négation, ironie, désespoir? C'en est-il fait des saintes vertus du foyer domestique, des vertus plus fières du croyant et du citoyen? Plus rien que l'âpre recherche des plaisirs, la soif de l'or, l'égoïsme, la brutalité, la fraude, nul rayon, nulle lueur! Le froid, la mort vont-ils tout envahir? Seigneur, est-ce la fin?

Eh bien, oui, si entre la foi du passé et le matérialisme il n'y a pas de milieu, si, comme le dit M. Eugène Sue, tout culte, toute religion est aux yeux de la raison *une aberration profonde* et un *mal*; si notre esprit est ainsi fait qu'il conclue logiquement à la négation de l'âme et de Dieu; si notre être embrasse le néant comme sa naturelle fiancée, alors tout est fini; dans le monde moral va s'accomplir le rêve de Byron: *Darkness*. L'empire des ténèbres commence. L'humanité va mourir.

Cela est si vrai que, voyant leurs dogmes tomber et ne comprenant pas qu'en dehors d'eux la religion puisse durer, les ministres des différents cultes croient la plupart que la fin des temps approche et que l'univers actuel va se dissoudre au milieu des convulsions sociales et cosmiques prédites par l'Apocalypse. Le doute, faut-il le dire, le désespoir envahit le cœur des plus braves, le cœur des prophètes et des fauteurs du progrès moderne.

« Notre grand Arago, s'écrie Quinet — et qui dira ce que Quinet a dû souffrir pour pousser ce cri de douleur? — soutenait que la vie physique de ce globe peut finir et s'arrêter un jour faute d'air respirable. Et le monde moral, et la vie des intelligences, qu'en dirons-nous? Ne les voyons-nous pas s'évanouir faute d'air et périr d'étouffement? »

Ce désespoir, je ne le partage pas, mais je le comprends. En effet, le triomphe du matérialisme, c'est la mort de la civilisation.

Écoutez parler le bon sens par la bouche de Voltaire :

De lézards et de rats mon logis est rempli,
Mais l'Architecte existe et quiconque le nie,
Sous le manteau du sage, est atteint de manie.

Consultez Zoroastre et Minos et Solon,
 Et le martyr Socrate et le grand Cicéron ;
 Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père.
 Ce système sublime à l'homme est nécessaire.
 C'est le sacré lien de la société,
 Le premier fondement de la sainte équité,
 Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
 Si les cieus, dépouillés de son empreinte auguste,
 Pouvaient cesser jamais de le manifester,
 Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
 Que le sage l'annonce et que les rois le craignent (1).

.

En effet quelle est la base de nos sociétés et la cause de leur progrès ? Le respect du droit, le dévouement à la patrie et à l'humanité en général. Poussez dans les sens, et vous aurez une nation de sycophantes. Un homme attaché à la terre par tant de liens, par tant de puissances, par tant de plaisirs, sera-t-il prêt à en sacrifier volontairement quelque chose à la justice, à son pays, au bien des autres hommes ? Non, pour vivre heureux, il doit être riche ! Esclave de ses molles habitudes, il ne peut y renoncer. Que lui parlez-vous d'équité, de réforme, de dévouement ? Il aura recours à tous les sophismes, à tous les biais, à toutes les violences, plutôt que d'embrasser une vie simple, sanctifiée par le travail. Car une pareille vie serait pour lui un supplice continuel, une mort lente.

A l'homme des sens, à l'homme sans foi dans l'esprit, quel motif ferez-vous valoir pour qu'il se sacrifie à la patrie ? Si tout finit avec cette vie, rien ne pourra le déterminer à la mettre en jeu. Qu'auriez-vous à lui offrir en échange ? La gloire, la reconnaissance de la postérité, l'immortalité ? Vains mots auxquels se sont laissé prendre les matérialistes du xviii^e siècle, qui ne l'étaient qu'en théorie ; car qui a eu plus de foi dans l'Idée que ces grands apôtres de la raison, des lumières et du progrès, nourris des idées stoïciennes de l'antiquité, émules des hommes illustres de Plutarque ? Mais parlez-en à un matérialiste contemporain, à un habitué de la Bourse, rompu aux reports, en quête du million : il vous rira au nez. Pour l'athée intelligent et logique, l'amour de la patrie est duperie ; la fraternité, niaiserie ; le dévouement, sottise ; la vertu, hypocrisie.

(1) Épître xcvi à l'auteur du livre des *Trois imposteurs* (1774).

En 1848, le peuple, dans sa naïveté, chantait :

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Qu'est-ce à dire? A moins qu'on ne soit ennuyé de vivre, comment la mort peut-elle être enviable? Quel avantage m'apportera-t-elle? O vous tous, martyrs de la croix, martyrs de la science, martyrs de la raison émancipée, martyrs de la liberté, vous tous qui avez marqué par votre sang la voie où s'avance l'humanité, quelle fut votre folie! Si tout meurt avec le corps, que m'offrirez-vous pour que j'abandonne ce par quoi je jouis de tout le reste?

Écoutez l'Ecclésiaste :

« Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort.

» Certainement, les vivants savent qu'ils mourront; mais les morts ne savent rien et ne gagnent plus rien, car leur mémoire est mise en oubli.

» Tout ce que tu auras trouvé moyen de faire, fais-le selon ton pouvoir; car au sépulcre où tu vas, il n'y a ni occupation, ni discours, ni science, ni sagesse...

» C'est pourquoi j'ai prisé la joie, parce qu'il n'y a rien sous le soleil de meilleur à l'homme que de manger et de boire et de se réjouir. »

La sainteté des contrats est le fondement de l'ordre civil; mais moi, pourquoi respecterais-je mon engagement, si je puis m'enrichir en le violant avec l'espoir d'échapper à la vindicte publique? Une vie déshonorée me sera à charge, dites-vous. Je changerai de nom, de pays, et partout ma richesse me procurera toutes les jouissances, même celles que donne la considération.

La négation de la spiritualité de l'âme déracine les motifs raisonnables d'être juste. Helvétius rêve en vain l'organisation d'une société où le devoir s'accorde toujours avec l'appétit du plaisir et où nos passions nous pousseraient à faire nécessairement le bien. S'il est une illusion, c'est bien celle-là.

M. Eugène Sue invoque le sentiment naturel du bien et du mal, et il espère qu'un jour ce sentiment sera l'unique ressort de l'humanité en dehors de toute croyance religieuse. Ce sentiment existe en effet; il a sa racine dans un fonds de bienveillance qui nous attire vers nos semblables et dans une vue de l'esprit qui est capable de percevoir le rapport légitime des choses. Mais, en nous il est un autre

sentiment plus puissant, plus impérieux : c'est l'amour du moi, la passion radicale, source de notre être. *Naturellement*, quand la bienveillance vient à se heurter contre l'amour du moi, elle s'évanouit, comme la bulle de savon aux mille couleurs se brise au contact d'un corps dur. Si la vue du juste lui est contraire, cette vue se déforme. Voyez l'égoïsme natif et effrayant de l'enfant et du sauvage.

Lorsque son intérêt n'est pas en cause, l'homme des sens pourra voir le bien et, poussé par l'amour inné du prochain, l'accomplir. Mais dès que sa soif de félicité immédiate et matérielle est excitée, n'y comptez plus : la brute règne et elle agira comme telle. Faire de l'attachement *désintéressé* au bien, le mobile des actions humaines et partant le fondement des sociétés, c'est l'erreur du quétisme qui exigeait un amour pour Dieu complètement pur de tout retour vers soi-même. Ce rêve flatteur d'un être qui n'existe pas et qui ne peut exister plaît aux cœurs généreux : il est commun à Fénelon et à M. Eugène Sue. Mais s'il est dangereux en théologie, il l'est bien davantage dans la pratique sociale. Il faut voir l'homme tel qu'il est, naturellement égoïste dans la vie des sens, parce que l'amour du moi est la loi de la nature animale et le principe de sa conservation, mais capable de s'élever au-dessus de l'égoïsme par le développement de la vie spirituelle et par des motifs spirituels.

Comment se fier au sentiment naturel du juste, quand l'histoire nous le montre partout si étrangement défiguré au gré de l'intérêt des classes dominantes et défiguré souvent de bonne foi ? Quoi de plus affreux que l'esclavage ? Et pourtant, nous voyons des pères vendre leurs enfants, des frères, leurs frères et leurs sœurs, parce qu'une goutte de sang noir coule dans leurs veines ; des chrétiens, des républicains, des hommes éclairés se souillent de ce crime, et leur conscience est en paix ! Ils ne croient pas violer la justice, tant l'intérêt de caste les aveugle ; tant l'iniquité est féconde en sophismes. Fiez-vous après cela au sentiment naturel du bien et du juste !

La notion de la justice s'épure de plus en plus, je le sais, parce que l'humanité chaque jour se rapproche de l'idéal. Mais ce qui est arrivé pour les peuples dans le cours de l'histoire, arrivera encore pour chaque homme dans le cours de sa vie. S'il ne parvient à s'élever dans la sphère des Idées, chaque fois que le devoir sera en opposition avec son intérêt tangible, immédiat, ce devoir il le violera, soit qu'il le connaisse, soit que la perception en soit d'abord ob-

scurcie; il le violera, parce qu'il n'aura pas de motif appréciable pour lui d'agir autrement.

Si ce qui précède est vrai, on comprend que ceux qui croient voir dans les tendances des idées et des mœurs contemporaines le triomphe du matérialisme craignent la décadence définitive, le bouleversement de l'ordre social, la fin du monde.

Mais cette vue du mouvement actuel est incomplète. Deux ferments très-distincts travaillent la société. D'une part, il y a l'avidité, l'impatience des jouissances matérielles, la fièvre des spéculations, le goût du bien-être et du luxe, l'agiotage sur tout et en tout et tout un ordre de doctrines, de sophismes, de littérature correspondant à cette catégorie de faits. Mais qui va au fond, voit clairement en ceci la préparation d'une grande révolution économique vers laquelle pousse fatalement cette soif de richesse qui envahit toutes les classes.

D'autre part, il y a un courant d'idées tout à fait différent. De nouveaux besoins religieux se font sentir; les lettres mêmes que j'analyse en sont la preuve. Le droit des nationalités est proclamé et reconnu de plus en plus. A la suite de la guerre d'Orient, les actes du congrès de Paris ont enregistré un grand progrès dans le droit international, qui bientôt sans doute en fera de plus grands encore par l'initiative des États-Unis. Les barrières tombent; les antipathies nationales, les distances, tout ce qui sépare les hommes tend à s'effacer. Le problème de l'amélioration du sort des travailleurs est posé partout: nul gouvernement ne peut y échapper désormais. C'est forcément la principale préoccupation des États; c'est celle de tout homme qui s'occupe de politique ou d'économie. Parce qu'une glorieuse tentative a échoué faute de préparation suffisante; parce qu'il s'en est suivi une période d'affaissement et d'indifférence, faut-il désespérer de l'avenir? Non, le cœur des hommes palpite encore, et quand leurs lèvres s'ouvrent, c'est souvent pour prononcer les mots de: liberté, justice, bienfaisance, enseignement, raison.

Tôt ou tard, la vérité finit par triompher, parce qu'elle est éternelle et parce qu'elle est l'intérêt de tous. Donc, à moins d'admettre que la raison humaine livrée à elle-même aboutit logiquement à la négation de l'âme et de Dieu, il faut conclure que l'avenir n'appartiendra pas à l'athéisme, au matérialisme.

Mais ici, nous l'avons dit, se présente une difficulté. Jusqu'à ce jour, c'est un fait incontestable, ce qui a été la vie du monde, c'est

la foi à une *parole révélée*. C'a été le grand levier des esprits, la force des consciences, l'appui des martyrs, l'élan des religions qui ont changé le cours des idées et la face des choses. Or, cette foi s'affaiblit ou tombe. On peut en gémir, mais nul ne le conteste. Faut-il donc en attendre une autre? Nul ne l'espère. Ce qui fait mourir l'ancienne en empêchera une autre de naître. Nous avons vu le sort de nos modernes révélateurs.

On affirme qu'il existe encore certaines espèces de plantes, monuments survivants d'une époque géologique antérieure, qui, végétant dans un milieu qui ne leur est plus favorable, ont cessé d'être fécondes et disparaîtront bientôt de la surface du globe. On dirait que la foi aux antiques révélations est semblable à ces plantes d'un ordre évanoui. Elle s'étiole dans l'air de notre temps. La sève ne monte plus que lentement dans ses rameaux pâlissants. La vie l'abandonne et ses fleurs stériles meurent sans assurer la perpétuité de l'idée.

Privée de cet appui, l'humanité pourra-t-elle poursuivre sa route? Lui suffira-t-il de croire en un Dieu qui l'éclaire intérieurement, mais qui ne lui a jamais parlé extérieurement? A l'enfant, au peuple suffira-t-il de dire: Ceci est vrai, car c'est conforme à la raison, sans qu'on puisse ajouter: et c'est écrit dans ce livre qui est la révélation de la parole divine. Et sans cette foi, où chercherons-nous la force de faire le bien, en dehors de laquelle la simple vue du vrai est presque inutile?

Fait nouveau; grave question! L'histoire ne peut aider à la résoudre; car ses annales ne présentent pas de moment semblable. Voyons donc la chose en elle-même.

En quoi consiste la force que donne la foi? Est-ce à croire telle vérité plutôt que telle autre? Est-ce à croire un mystère, plutôt qu'un fait de sens commun? Non. Tous les cultes, depuis la théologie si compliquée de l'Inde jusqu'au judaïsme, qui n'est au fond que le pur déisme, nous vanteront leurs martyrs qui ont donné leur vie pour leur conviction. Cette force consiste à croire à un principe dont on n'ait jamais douté, sur lequel on n'admet pas le doute. Celui qui aura une croyance conquise par mille luttés, sur les débris des erreurs qu'il aura traversées, ne sera pas aussi fort que celui qui aura toujours conservé, à l'abri de toute incertitude, la doctrine reçue dès l'enfance sur les genoux maternels. Si là est la force du passé, c'est cela qu'il faut conserver, c'est cela qu'il faut transmet-

tre aux générations nouvelles en l'appliquant à un ensemble de vérités viables dans l'atmosphère actuelle.

A la vie morale, il faut un point d'appui. Nous pouvons avoir la croyance rationnelle en Dieu et en la spiritualité de l'âme; nous ne pouvons plus avoir la croyance en une révélation extérieure, si utile qu'il puisse être au grand nombre de trouver dans les sens un témoignage de la vérité. Ce soutien venant à nous manquer, il faut le remplacer en nous attachant de plus en plus intimement à la source même de toute certitude. Si les yeux du corps ne peuvent plus nous révéler avec infailibilité ce que nous devons croire, rendons plus perçants les yeux de notre esprit, afin qu'ils le voient dans une plus pure et plus complète lumière.

Oui, il faut vivre dans l'Esprit. Dans l'Esprit est le salut; car là est l'amour, l'harmonie et l'unité.

Des choses matérielles, deux ne peuvent jouir à la fois. Ce fruit doit être à vous ou à moi. Si je le mange, je vous en prive. Il y a donc lutte, et pour faire cesser la lutte, nécessité de règles déterminant la propriété. Aussi, les êtres qui vivent uniquement dans les sens, les animaux, les sauvages, ne connaissent qu'hostilité, destruction, carnage, anthropophagie. La chair est l'empire de la haine, de la discorde, de la jalousie, de l'égoïsme et de la mort.

Des choses spirituelles, au contraire, deux et plusieurs peuvent jouir en commun. D'ordinaire la jouissance est même d'autant plus vive que le nombre de ceux qui la partagent est plus grand. L'expression d'une noble pensée peut faire palpiter au même instant l'univers entier. Qui n'a senti un peuple assemblé frémir à l'unisson en entendant un beau vers ou une belle musique? Des générations entières pourront s'enivrer tour à tour de la beauté de la Vénus de Milo et de la Joconde de Léonard, sans exclusion, sans jalousie; car le plaisir qu'on éprouve à goûter le charme des aspects variés de la nature et de l'art redouble quand on peut en communiquer l'impression à ses amis.

Pour les choses spirituelles, peut s'établir cette communauté rêvée en vain par quelques hommes généreux, qui ne s'étaient pas rendu un compte suffisant des conditions terrestres des lois économiques.

La domination de l'esprit rend facile le gouvernement des sociétés. Comme la vérité est une, plus on s'en approche, plus on peut

espérer de trouver l'unanimité. L'usurpation est moins à craindre, l'homme spirituel n'étant pas avide du pouvoir. C'est un fardeau et un rongement d'esprit. S'il l'accepte, ce sera pour remplir un devoir. Otez-lui l'espoir de faire le bien et de contribuer au progrès de ses semblables, il le refusera. Car qu'avez-vous à lui offrir en échange du repos, du culte des idées, des joies de la famille ?

L'homme charnel aimera le pouvoir parce qu'il lui donne les moyens d'assouvir ses passions et de mener joyeuse vie.

Quiconque se dit démocrate et ne sait vivre sobrement, je m'en méfie. De grands besoins sont de lourdes chaînes. L'apostasie entre vite dans l'âme quand elle trouve tant de portes ouvertes.

Les besoins de luxe des auteurs sont une cause de mort pour la littérature contemporaine. On n'écrit plus pour exprimer ses idées, mais pour payer les notes de ses fournisseurs. On exploite sa veine poétique comme on exploite une veine de zinc ou de houille. Volontiers la mettrait-on en actions. Ce qu'on cherche, ce n'est pas de donner à sa pensée la forme la plus concise et la plus énergique, mais de la délayer dans le plus de lignes possible. On ne renoncera pas à la moindre de ces élégantes nécessités de la vie, qui en sont le fléau ; on leur sacrifiera plutôt ses convictions, sa gloire, son génie. Le danger est grand à vivre de l'autel. Saint Paul faisait des nattes, Voltaire spéculait sur les grains, Rousseau copiait de la musique, P.-L. Courier vendait son bois ; leur plume n'était pas leur gagne-pain. Ce qu'ils voulaient, ce n'était pas tirer le plus grand revenu de leur cerveau, mais répandre leurs idées, émanciper leurs semblables. C'étaient des apôtres, non des marchands de prose.

C'est l'esprit qui affranchit l'homme de la matière par l'intervention des machines, par les créations de l'industrie, par la division du travail, par l'institution du *crédit*, qui est de la foi commerciale. L'esprit est le grand générateur du capital qu'il rendra de plus en plus fécond, en répartissant ses produits d'après les règles d'une justice de plus en plus exacte.

Un puissant développement de la vie morale est nécessaire pour faire contre-poids aux prodigieux progrès de la civilisation matérielle. Un grand accroissement de richesse que ne domine pas un accroissement correspondant de lumières et surtout d'équité, engendre la pourriture de l'âme et cause la chute des empires. C'est ainsi que sont tombés tour à tour les colosses de l'antiquité, Babylone, Ninive

Rome. S'il était possible que de nos jours les âmes se ruassent dans les sens comme alors, point de doute, malgré les merveilles qui nous entourent, nous verrions se renouveler ces écroulements immenses qui sont l'étonnement et la leçon de l'histoire. C'est pourquoi tout homme dévoué au bien de ses semblables doit travailler par tous les moyens dont il dispose à ranimer la vie spirituelle, la vie religieuse.

Mais ne reposant plus sur une parole révélée, cette vie religieuse, indispensable comme fondement de la justice, comme atmosphère de la morale, pourra-t-elle subsister sans formule, sans tradition, sans organisation, sans culte ?

Évidemment, non. Une doctrine sans formule est une doctrine qui a honte d'elle-même ou qui n'existe pas. On ne peut bâtir l'existence humaine sur une simple négation. Quand il s'agit de donner une foi à l'enfant, il faut des propositions positives, précises, claires. La tradition est nécessaire aussi, plus nécessaire que jamais. Il faut rattacher le présent au passé. C'est surtout en matière de religion que l'écart *absolu* de Fourier est impossible.

Quant à la nécessité d'un culte, l'expérience journalière nous la fait sentir suffisamment. Par suite de l'union de l'âme et du corps, il faut que certaines manifestations du dehors viennent nous exciter à penser, à sentir. Un sentiment qu'on ne cultive, qu'on n'entretient point finit, sinon par s'éteindre complètement, du moins par s'attédir, au point qu'il ne peut plus être le ressort de nos actions. L'amitié ne survit pas à l'absence, dit-on. Il est certain qu'une affection qui n'est soutenue par aucun entretien, par nulle correspondance, par nul commerce, s'use et s'efface au milieu des préoccupations de la vie. Il en serait de même du sentiment religieux. Il ne disparaîtrait jamais complètement, parce qu'il fait partie de nous-mêmes; mais s'il n'est excité par une culture spéciale, par certaines pratiques symboliques, par les manifestations de l'art, par la parole d'autrui et la communion avec des frères, il sera étouffé sous la prédominance des intérêts temporels.

Cela est si vrai que, quand il s'est constitué dans l'Amérique du Nord des congrégations d'athées, elles ont eu un culte, une organisation, des réunions fixes, des prédications.

Ainsi que le dit très-bien M. Edgar Quinet, « l'homme ne se décidera pas à traverser la vie sans qu'aucune parole le relie à la société des êtres immortels; il ne veut ni entrer dans le monde, ni en

sortir en secret comme une feuille des bois qui naît, qui meurt, sans que personne le sache. Il a besoin d'un témoin qui réponde de lui devant la société des vivants et des morts. Force, grandeur ou faiblesse, telle est sa nature. Nous ne la changerons pas. »

La religion qu'il faut conserver doit contenir essentiellement, semble-t-il, au moins trois choses : 1° la prédominance de la vie de l'esprit sur celle des sens, 2° l'obligation de tendre à la perfection et 3° la pratique de la charité.

1° Prédominance de la vie spirituelle. J'entends par là qu'il faut montrer à l'homme qu'il existe au-dessus du monde des sens un monde de l'esprit dont Dieu, vérité absolue, bien suprême, est le centre; que notre âme vit naturellement dans ce monde, et que, plus elle s'y élève, plus elle goûte un bonheur pur, durable, complet, plus elle est apte aussi à connaître et à remplir ses devoirs envers sa patrie et l'humanité.

2° « Soyez parfaits comme mon père est parfait. » De même que devant l'artiste flotte un idéal de beauté qu'il essaie de fixer dans le marbre ou sur la toile, ainsi devant nous apparaît l'idéal humain, c'est-à-dire l'idée, le type de l'homme parfait. Cet idéal, aucun individu peut-être ne pourra le réaliser dans son entier et sous toutes ses faces, mais chacun doit y tendre. Cet effort vers la perfection, qui suppose la conscience de notre imperfection, est le grand objet de la religion. Nous devons développer toutes nos facultés, même celles du corps, mais dans l'ordre que leur valeur relative leur assigne. Soumettre la nature et faire servir ses puissances à la satisfaction de nos besoins, cultiver nos forces physiques, perfectionner tous nos organes et le sentiment du beau, élever surtout notre intelligence, modeler la vie réelle tout entière d'après le type idéal, telle est notre obligation envers nous-même.

Mais ce type que nous devons tendre à réaliser, suffit-il que nous le concevions à l'état abstrait? Non; c'est à peine si le philosophe peut le concevoir d'une manière assez vivante pour que cette conception lui soit d'une utilité pratique. Il faut que ce type soit incarné et qu'on puisse le présenter à l'admiration, à l'imitation des hommes, comme un être réel, historique. La Grèce avait ses dieux, Rome ses grands hommes, le christianisme l'Homme-Dieu. *L'Imitation de Jésus-Christ* serait le livre de l'avenir s'il n'avait gâté le modèle

par une teinte ascétique, qui pouvait convenir au moins du moyen âge, mais que repousse le citoyen des temps modernes.

3° La Charité est l'objet principal. C'est faute de charité que nos sociétés modernes sont malades. Une charité plus active les conduira à une notion plus parfaite de la justice, et elles seront sauvées. Ce n'est pas l'aumône seule que la charité impose : elle ordonne que nous travaillions à faire arriver le règne de l'ordre et du droit ; à relier les nations entre elles par l'abolition des préjugés, des entraves, des distances qui les séparent ; à éclairer nos semblables encore abîmés dans l'ignorance et les ténèbres.

La charité est la vraie pierre de touche des religions. Celle qui la développe le plus fortement au fond du cœur est la meilleure.

« La charité ne périt jamais ; au lieu que quant aux prophéties, elles seront abolies, et quant aux langues, elles cesseront ; et quant à la connaissance elle sera abolie.

« La charité est patiente, elle est douce, elle ne cherche point son propre profit ; elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité.

« Et quand je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres et que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. »

Prédominance de l'esprit sur la chair, obligation de se perfectionner par l'imitation de l'idéal humain, loi de charité, le christianisme réunit ces conditions essentielles. Si donc il devient, d'autre part, acceptable à la raison en se dégageant de ce que l'ignorance, les besoins, les préjugés du passé y ont ajouté de trop matériel, tout fait croire qu'il sera la religion des siècles qui vont suivre. Il a pour lui la tradition, et c'est beaucoup. Il s'est formé peu à peu en réunissant en lui les éléments les plus purs des croyances persanes, juives et grecques. Ce travail d'épuration, qu'il a appliqué autrefois aux doctrines orientales, s'est continué dans son sein par les sectes successives du protestantisme. Il se poursuit sous nos yeux. C'est en nous y associant que nous serons véritablement dans la voie de l'avenir, à la fois conservateurs puisque nous ne rejetons pas les résultats de l'immense élaboration religieuse de l'antiquité et des temps modernes, et réformateurs puisqu'à notre tour nous continuons l'œuvre, en essayant de la rendre de plus en plus digne de Celui qu'elle a pour objet.

M. E. Sue, désespérant de son association de rationalistes, propose une association pour la propagande de l'unitarisme.

Il fait précéder cette proposition d'une série de considérants qui se réduisent tous à ceci : attendu que l'unitarisme peut servir de point de ralliement à l'opposition ; qu'il serait plus difficile de le proscrire qu'une association politique ; attendu en un mot qu'il peut être utile, je l'adopte. Mais M. E. Sue oublie le seul considérant valable en ces matières : attendu que je crois telle ou telle doctrine vraie, je la fais mienne.

Un mouvement unitairien tenté par des hommes croyant, comme M. E. Sue, que toute religion est un mal, que l'unitarisme n'est qu'un « pont » pour arriver à la destruction de tout culte, de toute croyance religieuse, un tel mouvement doit nécessairement avorter. Là où il n'y a point de conviction, il n'y a pas de force. On peut braver l'opinion, résister à la pression de la famille, à la défaveur de la société, rompre nettement avec ses antécédents quand on a une foi qui ordonne et qui soutient. Mais, sans cette foi, quel sera mon point d'appui, mon mobile ? Comment irais-je me dévouer corps et âme au succès d'une doctrine que je crois être « une aberration profonde, » un pis-aller, et, pour tout dire, une puérité ? Si je n'ai pas foi en l'unitarisme, pourquoi irais-je en prendre le masque ? Si quelque part il faut proscrire la dissimulation, c'est en matière de religion. Nous qui mourrons demain, irons-nous mentir aujourd'hui ?

Le *rationaliste pur* de M. E. Sue, déguisé en unitairien, sera-t-il prêt, je ne dis pas à donner sa vie pour sa foi d'emprunt, mais à lui sacrifier une partie de son bien-être, de ses aises, de son repos ? Se donnera-t-il même la peine de se déranger pour assister régulièrement aux services, aux réunions de ce culte dont il espère que bientôt on débarrassera le monde ?

Non ; ce n'est pas ainsi que se fait une révolution religieuse. Si le mouvement unitairien doit réussir, c'est qu'il sera entrepris, dirigé, prêché par des hommes qui ont foi dans la doctrine qu'ils exposent.

Il nous semble qu'en ce point, M. E. Quinet a mieux compris les nécessités de la situation actuelle.

A tout prix, suivant lui, il faut échapper au joug de Rome. Maintenant, ce joug brisé, faut-il vivre sans religion ? Non, car

comme cela n'est point possible, on retomberait dans celle qu'on a voulu fuir.

« Après soixante-dix ans d'attente, depuis la révolution française, ayant vu comme les peuples sont aisément ressaisis par les vieilles formes, quand ils n'en ont pas revêtu de nouvelles, et surtout de quel ridicule se sont couverts les fabricateurs de nouveaux dogmes, il est permis, il est raisonnable, il est nécessaire de ne pas ajourner davantage l'occasion de respirer et de renaitre.

« Cela admis, ce serait certes un grand malheur si, parmi les mille formes du christianisme moderne, qui semblent parcourir toute l'échelle de la liberté religieuse, depuis la moindre jusqu'à la plus grande et la plus semblable à la liberté philosophique, il n'en était aucune que les hommes nouveaux pussent s'approprier selon les besoins différents qu'ils ont d'indépendance ou d'assujettissement. »

A tous ceux qui repoussent les superstitions, l'intolérance, l'esprit de domination de l'église catholique, je demanderai avec M. E. Quinet : croyez-vous, oui ou non, qu'une religion soit nécessaire comme fondement à la morale? Si vous répondez non, je n'ai plus rien à ajouter; mais si vous répondez, oui, je vous dirai : cherchez donc pour vous le culte qui convient le mieux à l'état de vos croyances, et, s'il est trop tard, si la puissance d'adhérer avec foi à cet ordre de vérités n'existe plus dans votre cœur, alors, choisissez pour votre enfant *une forme de religion qu'il ait chance de pouvoir conserver*. Comment le fils de l'homme moderne resterait-il catholique, quand chaque jour il entend attaquer autour de lui, et par son père lui-même, les croyances que l'Église lui inculque? La lutte pénètre jusqu'au foyer. D'une part, les enseignements du génie du passé; de l'autre, les exigences, les principes, les leçons de la civilisation contemporaine. A moins d'un hazard bien rare, l'enfant tirailé en deux sens opposés perdra toute confiance dans la parole qui se déclare infaillible, et, flottant, en proie au doute, il aboutira à un vague scepticisme. Toujours en lui, la vie morale sera faible, parce que la base religieuse, la foi, lui fera défaut.

Il n'en était pas ainsi dans la famille du xvi^e et du xvii^e siècle; il n'en est pas ainsi dans la maison de l'ultramontain, où le soleil de la raison et de la liberté ne projette pas encore ses rayons émancipateurs. Là, enseignement, discours, exemples, lectures, tout

paraît conforme à la foi de l'Église. Dans cette atmosphère vous ferez encore des croyants et des hommes forts ; mais ils seront un anachronisme vivant, et leurs doctrines feront horreur.

Écoutons ici cet éloquent appel : « Mais les enfants, eux qui viennent de naître, voilà ceux pour lesquels je demande grâce!... Quoi ! vous réprouvez cette église ; vous la dénoncez comme la demeure du mensonge et de l'esclavage ; elle vous le rend en haine, en invectives, en malédictions, en imprécations ; partout où elle a la main sur vous, elle vous la fait sentir ; voilà une lutte ouverte, s'il en fut une sur la terre.

« Pourquoi donc portez-vous votre enfant souriant à la source que vous dites empoisonnée ? N'êtes-vous pas son père pour le préserver, le sauver de ce que vous avez cru être le mal, le faux, la mort ! Et c'est vous qui l'y portez !...

« Voulez-vous l'absolutisme, le despotisme intellectuel et civil ? Croyez-vous que la servitude de l'intelligence soit un bien ? Cela peut aisément se soutenir. Dans ce cas, donnez vos enfants à l'Église qui soutient, répand cette doctrine, et qui s'en fait un dogme ; personne n'accusera que votre aveuglement.

« Voulez-vous au contraire la liberté, le développement de la raison ? Dans ce cas, il est monstrueux de donner vos enfants à l'Église, qui maudit ce que vous croyez. Quand je songe que, de votre plein gré, vous livrez, vous abandonnez ces intelligences naissantes, qui ne peuvent se défendre, à l'Église que vous condamnez et maudissez vous-même, de quel mot me servirai-je ? Le mot que je vais prononcer est dur, mais il est nécessaire : c'est une sorte d'infanticide moral que vous consommez, le sachant ou l'ignorant. »

Que répondre à ces paroles de M. E. Quinet ? Elles sont justes, elles donnent la solution des difficultés qui nous arrêtent. A tout prix il faut couper le lien dogmatique qui attache encore unepartie des États à l'église catholique, l'ennemie déclarée de la civilisation moderne, sinon il est à craindre que plusieurs d'entre eux ne poursuivront leur développement qu'au prix des crises les plus terribles.

On nous montre l'unitarisme comme le port où nous attend le salut. Et, certes, si les peuples catholiques pouvaient entrer de plain pied dans cette foi épurée qui fut celle de Channing, nul ne peut dire les fruits de lumière, de charité, d'affranchissement que produirait une si heureuse révolution. Mais il y a ici pour ces peu-

ples encore soumis au joug du moyen âge une difficulté particulière dont il faut tenir compte.

L'unitarisme est né au sein du protestantisme par suite d'un développement intérieur pour ainsi dire organique, ramenant peu à peu le christianisme à ce qu'il était à son point de départ, par l'élimination lente et successive de l'élément surnaturel. Au milieu des autres sectes, qui se rapprochent de lui, il n'est pas isolé. L'unitairien, l'anabaptiste, le quaker peuvent se donner la main. Toutes ces formes si variées du sentiment religieux sont de la même famille; elles sont toutes filles du libre examen et de l'Évangile. Sur un sol protestant, l'unitarisme peut donc se développer comme une plante sur sa terre natale.

En serait-il de même dans un pays catholique? Entre l'amas de superstitions grossières amoncelées depuis des siècles par l'église de Rome et la foi si simple, si pure de l'unitairien, il y a un abîme. Cet abîme peut-il être franchi d'un bond? Le peuple, pour arriver au but qu'on lui assigne, ne devra-t-il pas monter peu à peu les degrés successifs de l'évolution protestante? Pourra-t-il profiter des résultats acquis, sans passer par l'initiation des épreuves déjà franchies ailleurs?

Quoi qu'il en soit, il est évident que c'est dans ce sens qu'il faut marcher. Que chacun donc examine et choisisse, parmi les formes religieuses qui existent, celle qui lui paraît la mieux appropriée à ses besoins et aux besoins de ses enfants. Que ceux qui croient à l'excellence de l'unitarisme fondent une association unitairienne. Elle a certes de grandes chances de succès, mais à une condition : c'est que celui qui prêchera cette doctrine et ceux qui se grouperont autour d'elle soient de bonne foi.

En tout cas, avec l'ennemi de la liberté de conscience, point de lâche transaction.

II

Les pages précédentes étaient écrites, quand un scrupule m'est venu. Sommes-nous bien placés pour émettre sur le catholicisme un jugement impartial? Ce culte est attaqué de toutes parts avec les armes de l'éloquence, de l'érudition, de la poésie même, et généralement il n'est défendu, il faut le dire, que par des écrivains qui

ignorent la science de leur temps, qui n'osent regarder leurs adversaires en face et qui ne comprennent même pas les croyances qu'ils représentent. Il a soulevé contre lui les forces vitales de l'âme et les sentiments les plus généreux du cœur humain. Pour nous, le catholicisme n'est pas seulement une doctrine; c'est un ennemi, car c'est l'ennemi de la civilisation moderne. La liberté de conscience, la liberté de la presse, la diffusion de l'enseignement, l'émancipation des classes inférieures, la souveraineté du peuple, la séparation de l'Église et de l'État, tous ces droits fondés sur la raison, objet de l'orgueil des nations qui les possèdent et des vœux ardents de celles qui les ont perdus ou qui ne les ont pas encore conquis; tous ces principes entrevus ou formulés par les hommes de bien et de savoir; toutes ces idées de félicité et de lumière dont l'avenir nous promet l'application, — droits, principes ou idées, l'église romaine les hait, les conspue, les anathématise. Quelque voie qu'on choisisse pour marcher au progrès, partout et toujours on rencontre le clergé catholique qui barre le passage. Or pouvons-nous, au plus fort de la lutte, nous élever assez haut pour que notre esprit ne soit pas troublé par le tumulte de la mêlée ?

Aux États-Unis, le catholicisme est le même dans ses principes et dans ses tendances, mais soumis sans privilège comme sans défaveur au niveau de la loi commune, il inspire moins de répulsion et produit de meilleurs fruits. Il serait donc utile de savoir ce qu'en pensent les hommes éclairés de l'autre côté de l'Atlantique. Un grand homme de bien, Channing, a écrit à ce sujet quelques pages que je me fais un devoir de transcrire ici. Il ne sera pas sans intérêt de comparer les réflexions du ministre unitairien sur la question religieuse avec celles du grand romancier et du noble poète dont nous avons examiné les opinions sur le même sujet.

Malgré ses avantages, le catholicisme, j'en ai la conviction, n'est pas très à craindre. Il a mieux à faire qu'à lutter contre des sectes hostiles; car son grand, son véritable ennemi, c'est le progrès de la civilisation. — Création d'une époque de ténèbres, il ne peut soutenir l'éclat de la lumière. En ce pays surtout il ne trouve nul appui, ni dans les passions, ni dans les institutions, ni dans aucune des conditions de notre ordre social. Il rejette toute idée de réforme, et la passion du progrès enflamme tous les esprits. Il prend son point d'appui dans le passé, et cette génération s'élance avec ardeur vers l'avenir; il s'attache à des formes que l'esprit humain a se-

couées ; il prétend ne pas modifier des doctrines dans lesquelles notre siècle voit l'empreinte de l'antique ignorance ; il interdit la libre recherche, et la libre recherche est le génie de notre temps, la recherche la plus hardie que rien n'arrête et qui sonde tous les mystères de la pensée.

Le catholicisme enlève aux fidèles le droit de choisir leurs ministres, et le droit d'élection est l'essence même de nos institutions. Il établit un clergé aristocratique, et le peuple est foncièrement républicain. — Il cache les écritures, et notre âge veut tout lire, lire surtout ce qui lui est défendu.

Le catholicisme ne peut comprendre que le passé n'est pas le présent ; il ne peut comprendre la révolution produite par l'imprimerie et par la renaissance des sciences. Ses souvenirs s'arrêtent aux siècles du moyen âge. Il espère encore imposer à la pensée des entraves qui étaient efficaces avant l'invention de la presse, et il s'efforce d'étayer des institutions que ne comportent plus ni l'état actuel de la société, ni la tendance de nos idées.

Les révolutions politiques de notre temps suffiraient seules pour sceller son arrêt de mort ; mais il a à craindre une révolution religieuse bien plus formidable. Ce culte appartient à l'âge dogmatique du christianisme, à cet âge où l'on croyait qu'on pouvait condenser toute l'essence de notre religion dans les formules d'une confession de foi, laquelle devait être un élixir de vie pour quiconque parviendrait à se l'assimiler. Nous en sommes arrivés maintenant à comprendre que le christianisme n'est pas un dogme, mais un esprit ; que son essence est l'esprit de son divin fondateur ; qu'il importe peu à quelle église un homme appartienne, ou quelle formule il souscrive ; que rien n'est réellement important sauf l'amour suprême, la connaissance et la poursuite de la perfection morale qui éclate dans la vie et dans les enseignements du Christ. Telle est la vraie doctrine catholique ; la confession de foi de la véritable église, réunissant dans une même communion spirituelle les hommes de bien et de vertu de tous les temps et de tous les pays ; le principe sublime qui brisera ces barrières terrestres et faites de boue qui séparent maintenant les justes les uns des autres. Le catholicisme est en guerre ouverte contre cette grande idée que confirment de concert la révélation et la raison, l'intelligence et le cœur, l'expérience et la philosophie, contre cette vérité féconde que dévoilent les lumières de la civilisation.

Le grand ennemi de l'église romaine, n'est pas le théologien ; car celui-ci on peut l'emprisonner, l'enchaîner, le brûler. Non, c'est la nature humaine, s'éveillant à la conscience de ses forces, saisissant un aspect de la perfection pour laquelle elle est faite, commençant à se respecter elle-même, avide de liberté et de développement, sentant au dedans d'elle-même qu'il y a quelque chose de plus divin que des formes, des églises ou des confessions de foi, reconnaissant en Jésus-Christ son modèle céleste et proclamant la parenté de tous ceux qui ont pris part à la vie de l'esprit et à l'amour sans égoïsme. Voilà, voilà le plus formidable ennemi du catholicisme.

J'attends avec confiance du déploiement indéfini des forces invincibles de la nature humaine la victoire sur toutes les superstitions. La raison, la conscience, la puissance par laquelle nous reconnaissons le vrai et le juste, sont immortelles comme leur Auteur. Opprimées depuis tant d'années, toujours, toujours elles vivent. Semblables à la flamme centrale de notre globe, elles peuvent soulever des montagnes. On prend courage, quand on voit à travers quel amas d'iniquités et de ténèbres elles se sont frayé un chemin et nous devons nous souvenir que chaque développement nouveau les met en contact plus intime avec la vérité toute puissante et vivifiante et avec le caractère de Jésus-Christ.

Je ne puis m'empêcher de sourire quand j'entends réclamer l'immortalité pour le catholicisme, pour le protestantisme ou pour toute autre interprétation du christianisme; comme si l'âme humaine avait épuisé ses forces dans les premiers efforts de son enfance, et comme si les hommes d'une seule ou même de plusieurs générations pouvaient enchaîner à jamais les énergies intellectuelles et morales de l'humanité.

Une théologie en lutte avec les lois de la nature physique n'aurait aucune chance de remporter la victoire... Les lois de notre nature spirituelle rendent plus certaine encore la défaite du système qui voudrait en entraver ou en arrêter l'essor. Le développement de l'individu ou de la société qui a ébranlé le trône de Rome, n'est pas un accident, le produit anormal d'un effort spasmodique; non, c'est le résultat du progrès naturel de l'âme. Devant ce progrès, le catholicisme doit tomber. Et en vérité est-il encore debout? Il subsiste et subsistera encore longtemps comme institution extérieure. Mais comparez la croyance d'un catholique intelligent du xix^e siècle avec la foi du x^e. Le nom est le même, la lettre est respectée; mais l'esprit, combien est-il changé! La réforme se glissant silencieuse au sein même du catholicisme est une révolution aussi considérable, que la réformation du xvi^e siècle, et au fond elle est plus radicale.

Le catholicisme a toujours espéré vaincre le protestantisme par les dissentiments des protestants. Mais son espoir a toujours été déçu, et nous avons vu comment les plus habiles se trompent, quand ils essaient de lire dans l'avenir! J'ai appris depuis longtemps à écouter avec calme les prédications de la sagesse de ce monde. Ce qui est vrai, c'est que ce sont ces divergences mêmes qui constituent en grande partie la force du protestantisme. Par ces divergences, son esprit, la liberté, la seule force que Rome n'a su dompter, conserve la vie. Si ses sectateurs avaient été organisés et emprisonnés dans le sein d'une seule église, celle-ci se serait transformée en un despotisme corrompu, sans bornes et sans espoir, comme celui de Rome.

Mais ce n'est pas tout. Le protestantisme s'étant divisé en une multitude de sectes, s'est adapté aux différentes modifications de la nature humaine. Chaque secte a incarné le sentiment religieux en certaines formes correspondant aux besoins d'une certaine catégorie d'esprits. Chaque secte a satisfait à une aspiration, répondu à un des grands principes de la pensée, et

ainsi chaque confession nouvelle a levé un étendard autour duquel on pouvait se grouper pour lutter contre Rome.

L'un des grands moyens par lequel le catholicisme a étendu et affermi sa domination a été sa merveilleuse flexibilité à s'adapter avec la plus grande habileté aux différentes nuances des goûts, des passions, des besoins de l'homme; et, à ce moyen d'influence et de domination, le protestantisme ne peut rien opposer que la variété des sectes. Je ne me rappelle pas que ce trait du catholicisme ait été nettement décrit, et, pourtant, rien dans le système ne m'a frappé davantage. Le culte romain se prétend un, et cependant, il a une étonnante variété de formes et d'aspect. Pour ceux qui aiment les cérémonies de la religion externe, il a les beautés de son rituel; à l'homme de ce monde il montre un pape sur le trône, des évêques dans leurs palais et toutes les splendeurs d'un pouvoir temporel; en même temps à l'homme désintéressé, ascétique, mystique ou fanatique il offre tous les degrés de la vie monastique; à celui qui croit atteindre la sainteté à force de flagellations, il présente une discipline; à celui qui espère développer la vie spirituelle à force de privations, il ouvre les couvents de l'ordre mendiant de saint François; pour l'anachorète il fait régner à la Trappe le silence de la tombe; à l'âme passionnée de la jeune vierge il expose les extases de sainte Thérèse et le mariage de sainte Catherine avec le Sauveur; pour le pèlerin impatient de repos, et dont la piété ne peut se faire à la monotonie de la cellule du reclus, il exalte dans tous les pays chrétiens des autels, des tombeaux, des reliques, des lieux saints et par-dessus tout le Saint-Sépulcre au pied du Calvaire; pour les âmes généreuses, aimantes, enthousiastes, il crée une association de frères ou de sœurs de charité; à qui veut conquérir le ciel de force, il oppose autant d'obstacles qu'on en puisse désirer, et, au plus grand nombre, qui espère concilier le plaisir de ce monde-ci avec la félicité de l'autre, il promet un purgatoire si adouci par les messes des prêtres et par les prières des fidèles, qu'on peut songer à ses flammes sans une trop grande frayeur. Cet ensemble de forces diverses réunies dans l'église romaine, me parait un prodigieux monument d'habileté.

Quand à Rome, le voyageur aperçoit le frère quêteur à côté du cardinal vêtu de pourpre et suivi de laquais; quand sous les voûtes superbes de *Saint-Pierre*, il voit un moine sale et repoussant adresser ses sermons à une populace en gueulles; ou quand, dans l'église de *Saint-François*, ornée des chefs-d'œuvres de l'art, il rencontre un ossuaire où les os des frères morts sont incrustés dans les murs, entre lesquels glissent les vivants, lisant sur ces parois funèbres le sort qui les attend; ce voyageur, s'il vient à réfléchir, s'étonne de l'infinité variété d'effets et d'artifices auxquels le catholicisme a eu recours, pour s'emparer de l'âme humaine et de la sagacité merveilleuse que ce culte a mise en œuvre pour se plier aux tendances et aux besoins divers de notre nature. Le protestantisme est arrivé au même résultat, mais par un moyen plus simple, plus vrai et en même temps plus puissant. — Tous les grands principes qu'on rencontre dans l'humanité sont représentés

dans les différentes sectes, qui ont, en somme, un désir d'expansion plus pur que celui des différents ordres de l'église romaine et qui présentent également, aux diversités de l'esprit des hommes, un centre pour se grouper et des associés avec lesquels sympathiser.

Et ici, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que l'église épiscopale rend de grands services à la cause du protestantisme. Sans être complètement protestante, elle est particulièrement puissante contre le catholicisme, et cette puissance elle la trouve précisément dans sa proximité de Rome. La vaste diffusion et la longue durée du catholicisme démontrent qu'il réalise quelque grande idée, qu'il répond à quelque besoin, développé fortement et de bonne heure dans la marche de la civilisation. Il s'en suit qu'il y a au fond de la société une tendance naturelle vers le catholicisme, qui est, il est vrai, de plus en plus combattue par des tendances plus élevées. — L'église épiscopale repose sur la même idée, mais elle l'exprime dans une forme plus rationnelle et meilleure. C'est un catholicisme épuré; c'est l'Église mère, mais avec une mitre moins orgueilleuse et un aspect moins royal. Donnant satisfaction aux besoins qui poussent les hommes vers Rome, elle en arrête un grand nombre sur la voie qui y mène. De là vient que l'église catholique hait l'épiscopale plus que toute autre secte dissidente. Les sectes se haïssent d'autant plus qu'elles sont plus voisines. Cet ancien proverbe, *two of a trade cannot agree*, s'applique aux rivalités religieuses aussi exactement qu'à la vie ordinaire.

En somme, il est certain que le catholicisme tire peu d'avantage des divisions du protestantisme. Dans une époque où le christianisme est encore aussi peu épuré que dans la nôtre, ces divisions sont des symptômes de bon augure. Elles empêchent les hommes de s'asseoir à l'ombre d'un christianisme grossier. Elles tiennent en activité l'esprit de recherche et de zèle. Elles sont essentielles au progrès et à la liberté. Sans elles, le protestantisme ne serait qu'une nouvelle édition du catholicisme, et l'ancien pape vaincrait certainement tout pape nouveau qui entreprendrait de lutter contre lui.

Vous me demanderez peut-être comment on peut combattre le plus efficacement le catholicisme? Je ne connais pour cela qu'un moyen: C'est de répandre des idées religieuses justes, naturelles, moralisantes; c'est d'élever les hommes au-dessus du catholicisme, en leur montrant le grand but spirituel du christianisme. La violence ne peut servir de rien. On n'abattra pas le romanisme par des flammes, comme le couvent de Charlestown. Cet outrage attache tout catholique plus fortement à son église, et éveille pour celle-ci les sympathies des hommes de bien. Le papisme ne sera vaincu ni par l'emploi de la force, ni par des invectives. Le prêtre sait employer des épithètes aussi dures que le ministre protestant.

Je ne crois pas non plus qu'on puisse rien gagner en empruntant à l'église romaine quelques-unes de ses formes, ou quelques uns de ses moyens d'influence. Les formes empruntées ne seront jamais que des formalités. Nulle secte ne tirera profit de formes qui ne sortent pas de l'esprit même

qui l'anime. Une secte qui possède une véritable vie trouvera par instinct les symboles et les rites qui expriment cette vie, et, sans celle-ci, des rites empruntés ne seraient pour elle qu'un froid linceul.

Il n'est pas rare d'entendre des personnes qui visitent les contrées catholiques recommander l'adoption parmi nous de tel ou tel usage du romanisme. Ainsi, par exemple, entrant dans les églises catholiques, elles rencontrent à toute heure des fidèles en prière devant l'un ou l'autre autel, et, comparant cette coutume avec le vide et le silence de nos édifices religieux clos pendant la semaine, elles se demandent si nous sommes aussi pieux, et elles désirent qu'on ouvre les portes de nos temples, afin que les protestants puissent se montrer en tout temps aussi dévots que les papistes. Or, une pareille proposition montre qu'elles méconnaissent le véritable esprit et la véritable base des pratiques romaines. — Dans le cas dont il s'agit, rien de plus naturel que de voir les catholiques se rendre dans leurs églises, dans des lieux publics, pour prier. Premièrement, dans les contrées méridionales de l'Europe où le catholicisme s'est constitué, le peuple vit en public ; son existence se passe en dehors. Il accomplit en plein air tous les détails de la vie domestique. Faire ses dévotions privées en public est donc en harmonie avec toutes ses habitudes, mais en opposition complète avec les nôtres. Secondement, les catholiques attribuent à leurs églises une sainteté particulière. Une prière prononcée sous leurs voûtes trouve plus facilement son chemin vers le ciel. La pernicieuse superstition de leur culte les pousse donc à accomplir les œuvres de leur foi dans un certain lieu consacré et à les négliger d'autant plus partout ailleurs.

En outre, les églises catholiques attirent les fidèles à cause de la vertu miraculeuse attribuée aux images qu'on y adore. Quelque étrange et monstrueuse que cette superstition paraisse, rien n'est plus fréquent dans les pays catholiques que d'attribuer une action surnaturelle à un autel ou à une statue. Un saint adoré dans un certain endroit et sous une certaine figure fera plus que s'il était adoré partout ailleurs. Je me rappelle que demandant, un jour, à un Italien, pourquoi au sein d'une vaste cité une église d'assez modeste apparence était si fréquentée, il sourit et me répondit que la Vierge qu'on y adorait était considérée comme particulièrement favorable à ceux qui avaient acheté des billets de loterie.

Il est facile à comprendre, le motif qui fait que le clergé a encouragé l'usage de visiter les églises pour y dire ses prières de chaque jour. Cet usage courbe de plus en plus les populations sous la domination du prêtre, et leur apprend à associer avec l'idée de l'église les plus secrètes aspirations de la piété. Quand on prend ces différents points de vue en considération, qui peut espérer que les protestants imiteront les catholiques dans l'habitude de fréquenter les églises pour leurs dévotions particulières ? Je dirai plus, qui peut le souhaiter ? Jésus n'a-t-il pas dit : « Mais toi, quand tu pries, va dans ta retraite, et, ayant fermé la porte, prie ton Père qui te voit dans ce lieu secret ? » Le catholicisme dit au contraire : « Quand tu pries

va dans un lieu public, dans une église et prie en présence de la foule. » Nous avons des preuves trop lamentables du peu d'efficacité d'un pareil culte. Le culte dans les églises d'Italie s'adresse principalement à la Vierge. Elle est adorée comme *la Vierge*. La grande idée que représente cette *déesse* catholique est celle de pureté, de chasteté; et, pourtant, à moins que tous les voyageurs ne s'entendent pour nous tromper, il est certain que le pays qui lui a élevé des autels est affligé d'une immoralité plus grande que nul autre pays civilisé.

J'en reviens à ce que je disais. Nous ne devons rien emprunter au catholicisme. L'église épiscopale a conservé — non emprunté — une assez grande partie du rituel romain pour satisfaire ceux qui à notre époque ont des tendances catholiques. Si d'autres communions ont besoin de certaines formes, elles doivent les créer elles-mêmes, et elles doivent les créer non mécaniquement, mais par le déploiement naturel de la vie spirituelle, par le besoin senti d'un nouveau mode de manifester leurs espérances et leurs aspirations. — Malheur à l'église qui cherche autour d'elle des formes capables de ranimer en elle la vie de l'esprit! Ce n'est pas un vêtement nouveau, quelque séduisant qu'il soit, qui rendra la vie à l'homme qui se meurt. Le mal dont souffre une secte qui languit est trop profond pour être guéri par de vaines cérémonies. Il lui faut des moyens curatifs qui pénètrent jusqu'aux entrailles. Que revienne la vie, et naturellement elle enfantera ces symboles et ces rites dont elle a besoin pour manifester et conserver la force spirituelle.

Le grand instrument d'influence et de pouvoir de l'église catholique est de telle nature que nous aurions horreur de le lui emprunter, et pourtant il nous révèle un moyen puissant de développer le sentiment religieux. Je veux parler de la confession. On ne peut en dire trop de mal. Ouvrant au prêtre les replis les plus secrets du cœur, elle rend le prêtre maître de tout; mais, à un homme de bien, elle donne le moyen de faire du bien, et souvent, je n'en doute pas, elle amène ce résultat. Elle donne au ministre du culte un accès dans la conscience et dans l'esprit des hommes, que la chaire ne peut donner. Au lieu de répandre des généralités parmi les hommes, elle permet d'administrer à chaque âme les propres instructions, avertissements et encouragements dont elle a besoin. Dans les pays catholiques, on prêche peu et c'est peu nécessaire; car le confessionnal exerce une tout autre puissance que la chaire. Que faut-il en conclure? Que les protestants doivent adopter la confession? Non; mais on peut se demander s'il n'est pas possible d'employer le grand principe de la confession, celui dans lequel réside sa puissance, je veux dire l'accès dans l'âme individuelle, avec plus d'efficacité que ne le font les ministres protestants, et s'il n'est pas possible d'obtenir cet accès par des moyens honorables, généreux, dont on userait de façon à éviter tout abus?

Notre principal moyen d'action est maintenant la prédication; mais la prédication est un trait qui passe au dessus de la tête d'un grand nombre et

qui vole loin du cœur de la multitude. Son but est trop vague pour qu'elle produise grand effet. Il est triste de penser combien est obscure la notion de devoir et de religion que donne la chaire, et combien souvent les émotions qu'elle produit dégèrent en excès ou en état morbide, faute de vues claires et de connaissances suffisantes. Aucun art, aucune science n'est enseignée d'une manière aussi vague que la religion. Nul livre n'est lu ou expliqué comme l'est la Bible, c'est-à-dire par fragments détachés et sans le secours de cette méthode qu'on emploie pour enseigner tout autre branche. Le ministre ne devrait-il pas avoir avec ses frères un commerce plus libre, plus facile, plus ouvert que celui qu'il entretient du haut de sa chaire? Ne devrait-on pas adopter un mode d'instruction et de relation, par lequel il pourrait présenter la vérité à chaque esprit d'après les capacités et les besoins divers de chacun? Ne devrait-il pas attendre moins de ses prédications et plus d'un moyen plus familier de communication.

Cette question est d'autant plus importante, qu'il devient évident que le prêche perd de plus en plus de son efficacité. Prêcher n'est plus maintenant ce que c'était dans les premiers temps du christianisme. Alors, quand on n'imprimait pas, quand comparativement on lisait peu, le christianisme n'était répandu que par la parole et de vive voix. De là prêcher devint synonyme d'enseigner. C'était le grand moyen de communication avec la multitude. Actuellement les prédications de la presse sont infiniment plus puissantes que celles de la chaire. Par la presse, tout le monde est admis à prêcher. Si la femme ne peut prendre la parole dans l'église, l'imprimerie lui prête ses mille voix, et, souvent, ses touchantes explications de la religion, qu'elle n'a pas apprises dans les écoles de théologie, mais à l'école de l'expérience, de la douleur, de l'amour et de la famille, trouvent plus aisément le chemin du cœur que les homélies des ministres. En définitive, le discours n'occupe plus aujourd'hui la même place que dans les époques de barbarie et de ténèbres. Du haut de sa chaire, le ministre s'adresse à un grand nombre d'auditeurs aussi instruits que lui, et dont la plupart possèdent dans leur bibliothèque de meilleurs sermons que ceux qu'ils peuvent entendre en public. D'autre part, le ministre trouve parmi les laïques des compétiteurs qui refusent très-sagement de lui abandonner le monopole de la parole, et qui envahissent chaque jour de plus en plus son domaine.

Dans la nouvelle situation du monde, la fonction de ministre doit subir de notables changements. Je ne puis chercher ici quels ils doivent être. Je dirai seulement que le vague qui caractérise tant d'instructions religieuses doit faire place à un enseignement plus approprié aux besoins de l'individu et aux besoins de l'état social contemporain. Il faudrait exposer les grands principes de façon à ce qu'ils s'appliquent aux différents âges, aux capacités diverses, au degré plus ou moins avancé de développement; il faudrait établir un commerce familier, qui allât aider toutes les classes à tirer parti des conditions particulières où elles sont placées.

Comment amènera-t-on le christianisme à exercer son action sur l'individu et sur la société au sein des luttes actuelles? Voilà la grande question à résoudre, et de sa solution dépend la forme que prendra le ministère chrétien. Je crois qu'en cherchant la solution de ce problème, on trouvera que les ministres doivent jouir d'une plus grande liberté que dans le passé; qu'ils ne doivent pas être liés strictement à certains modes fixes d'opération; qu'ils ne doivent pas être tenus à jeter tous leurs discours dans le moule ancien, à se circonscrire dans les anciens sujets, à maintenir en mouvement une mécanique que d'autres ont inventée; mais que, pour faire le plus de bien possible, ils doivent accomplir leur œuvre suivant les inspirations de leur propre nature et suivant le souffle de l'esprit saint dans leur propre âme. Je crois qu'on trouvera que de même qu'on peut rendre la justice sans peruke et exercer le pouvoir exécutif sans couronne et sans sceptre, de même le christianisme peut être administré par des voies moins formalistes et plus naturelles, et que le ministre, en étant moins théologien, sentira la religion devenir pour lui et pour les autres une réalité vivante. Je crois que nos organisations religieuses actuelles s'évanouiront peu à peu, et qu'on s'apercevra qu'une hiérarchie n'est pas plus nécessaire à la religion qu'à la littérature, à la science, à la médecine, à la loi, aux arts d'utilité ou d'agrément, etc. — Mais voilà assez d'hypothèses. Le point d'où je suis parti est que le catholicisme peut nous enseigner un puissant moyen d'action, et que le ministre protestant doit chercher à entrer en communication plus directe avec l'esprit des individus. Le point auquel je m'arrête est qu'après avoir établi cette relation, il faut en user de manière à ne pas étouffer la liberté religieuse, les droits du jugement individuel et l'action indépendante de la raison personnelle. Cette liberté seule peut nous préserver des terribles abus auxquels les pays catholiques ont été exposés.

Dans les remarques que je me suis permis de faire sur certaines dénominations de chrétiens, je n'ai été influencé par aucun sentiment hostile ou irrespectueux envers les individus. Dans toutes les sectes, je reconnais avec joie de vrais disciples du Maître commun. Les catholiques peuvent se vanter des plus beaux, des plus glorieux noms de l'histoire. Les évêques et les presbytériens également. Je n'exclus personne. Je suis convaincu que le christianisme est assez puissant pour atteindre sa fin en tous. Mais je ne puis parler des partis politiques ou religieux, sans trahir le peu de considération que j'éprouve pour eux en tant que partis. Nul chapitre de l'histoire de l'humanité n'est plus humiliant que celui des sectes. Quand je médite sur le grand objet spirituel et moral du christianisme, dans lequel consiste sa véritable gloire; quand je considère que le christianisme n'attache d'importance qu'à la perfection morale, à la vertu divine et désintéressée qui s'est manifestée dans la vie et dans les enseignements de son fondateur; et quand, de ce point de vue, j'abaisse mes regards sur les sectes, qui ont figuré et qui figurent encore dans l'Église; quand je les vois faire tant de bruit pour des matières en général si peu essentielles; quand je les

vois s'emparer d'une question controversable, et controversée pour en faire un mot d'ordre, une marque de la faveur divine, une base d'association, un motif d'orgueil, une garantie de sainteté exceptionnelle, un arrêt d'exclusion contre tous les récusants, quelque pénétrés qu'ils puissent être du véritable esprit du Christ; quand je les vois négliger les points les plus graves de la loi, et attacher la plus grande importance tantôt à un évêque ou à un livre de prières, tantôt à la quantité plus ou moins grande d'eau qu'on emploie dans le baptême, tantôt à l'explication obscure d'un incompréhensible article de foi; quand je vois la fausse dignité de leurs prétentions exclusives de la vérité, de l'orthodoxie, des promesses de la parole divine; quand j'entends leur voix imitant le tonnerre proférer des dénonciations et des excommunications; quand je vois comme toute leur profonde théologie s'évapore en mots vides de sens à mesure qu'on l'examine de près, quelles notions extravagantes et opposées sont mises à l'abri du vaste manteau de la tradition et du mystère, et combien souvent la persuasion de l'infaillibilité est en raison directe de l'absurdité de la croyance; quand je considère ces choses et d'autres encore de même nature, je me perds en un profond étonnement à l'aspect de la masse d'arrogante folie, d'orgueilleuse intolérance et d'aveuglement vraiment incroyable touchant l'essence et le but du christianisme, que montre l'histoire des sectes. J'éprouve un respect réel pour les membres de toutes les communions chrétiennes; mais quant aux sectes et à l'esprit de secte, on doit me permettre de les considérer avec douleur, avec honte, avec pitié, et j'ai presque dit avec mépris! En hasardant ces critiques, je ne réclame nulle supériorité. Je suis sûr qu'il est des milliers d'hommes dans toutes les sectes qui sentent et pensent comme je le fais, et qui, loin de se vanter d'une intelligence supérieure, se distinguent tout simplement en suivant les saines prescriptions, l'impulsion naturelle et le jugement spontané de la conscience et du sens commun.

Comme MM. E. Sue et E. Quinet, Channing croit que nous sommes arrivés à une épopée où les formes religieuses actuelles subiront une transformation profonde. La religion, suivant lui, ne sera plus quelque chose d'extérieur, une hiérarchie, un formulaire, un rituel auxquels l'idée de salut est inévitablement liée; elle deviendra un esprit de vie qui pénétrera l'âme tout entière, qui animera toutes les manifestations de la pensée, tous les actes de l'existence; cessant d'être un mécanisme, elle deviendra une flamme, un souffle qui entraînera les hommes à faire le bien. Ah! si tous pouvaient s'aimer les uns les autres, comme s'évanouiraient ces difficultés économiques, ces dissensions politiques, ces iniquités de toute espèce qui nous réservent encore de si profonds bouleversements!

Channing croit, non moins que M. E. Sue, qu'il faut combattre le catholicisme; — mais par quels moyens? Uniquement en répandant l'instruction, en donnant au peuple des notions plus justes de sa destinée morale, de la dignité de son être, des droits de la raison. Le clergé catholique comprend si bien que pour lui le grand danger est là, que partout il lutte à outrance pour conserver ou pour envahir la domination exclusive de l'enseignement du peuple.

La conclusion du ministre unitarien se rapproche beaucoup de celle de M. E. Quinet. Seulement celle-ci est plus pratique, parce que le noble exilé, mêlé de plus près aux difficultés de toute nature qui nous assiègent, comprend plus vivement la nécessité d'un prompt remède. Mais tous deux ont cela de commun qu'ils attendent le progrès dans l'ordre religieux, non d'un divorce violent avec la tradition chrétienne, mais au contraire d'un développement nouveau et plus vivant de l'esprit de charité et de lumière, et d'un sentiment de plus en plus épuré de nos rapports avec Dieu et avec nos semblables.

ÉMILE SAINT-SIXTE.